

Capacitation Citoyenne

**Une maison
du monde**

**L'association Dora
Dorès
à Huy**



Dora Dorès c'est...

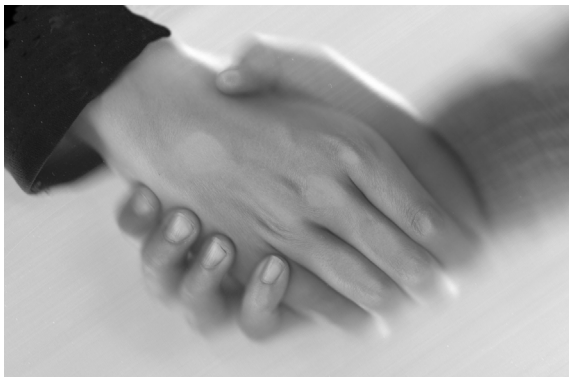
« un lieu d'enseignement du français, et cela amène à un lieu d'intégration. »

« un lieu où l'on peut côtoyer des gens d'horizons différents qu'on aurait probablement pas rencontrés autrement. »

« un lieu d'entraide et d'apprentissage, où chacun apporte quelque chose à l'autre et apprend quelque chose de lui. »

« une Maison du Monde – et vraiment une Maison, avec une cuisine au centre. »

D'une main, en avoir deux qui se tiennent





À l'origine du projet : l'intuition d'une personne

Hamide, une femme migrante albanaise

« Je voulais tout le monde ensemble. »

Quand elle est arrivée en Belgique, en 1999, Hamide s'est rapidement engagée dans des associations locales. *« Je ne pouvais pas rester sans bouger. »*

Pendant trois ans, elle fait le constat que si des associations existent pour les migrants, celles-ci sont souvent organisées par communautés. *« Et moi, je voulais que tout le monde soit ensemble. Je voulais que chacun trouve sa place dans la ville, fasse partie de la population locale. »*



À l'époque, on parlait beaucoup d'intégration, mais pour Hamide, l'intégration ne peut pas se faire pour et par les migrants, c'est l'affaire de tout le monde. *« Je suis allée à la commune, au CPAS, à la Croix Rouge... Je cherchais un endroit où on travaillait autour de la diversité, au niveau local, avec les gens d'ici. Mais je n'ai pas trouvé. »*

« Main dans la Main »

Alors, avec le soutien de sa famille et particulièrement de sa soeur Fexhrije, elle se lance. Avec un groupe de femmes d'origine albanaise, elle décide de mettre sur pied une association : Dora Dorës. *« En albanais, cela veut dire "Main à Main", dans le sens de se serrer la main, face à face, d'égal à égal. On a choisi ce nom car pour nous, l'intégration c'est créer des liens entre les personnes, c'est partager un chemin ensemble, trouver une place. Donc on s'est dit : pour être intégré, il faut de l'amitié, de la solidarité, du partage. L'intégration ça fonctionne dans les deux sens. Si la personne en face ne donne pas la main aussi, ça ne sert à rien. C'est pour ça qu'on a choisi ce nom. »* C'est l'idée d'avancer ensemble, pas de prendre quelqu'un par la main, ni de le tirer.

Aujourd'hui, elle se félicite de ce choix car on lui demande souvent ce que cela signifie et à chaque fois, c'est une occasion de raconter cette histoire et

de faire passer un message. « *Dora Dorës, c'est une initiative de migrants pour les migrants mais aussi pour les gens d'ici. C'est une recherche d'ouverture.* »

Une initiative de migrantEs albanaises

A la base, l'association, imaginée par Hamide, démarre à partir d'un groupe de femmes migrantes. « *C'était plus facile de démarrer avec des femmes.* » car c'est plus facile d'obtenir la confiance de ses paires. « *Mon mari m'a dit : 'Vas-y, je te soutiens, mais je reste en dehors.'* »

Les femmes albanaises, elles, se mobilisent très vite, avec l'envie de rendre des couleurs à leurs origines. « *À l'époque, l'Albanie souffrait d'une image très peu positive, l'image d'un pays peu développé. Quand je cherchais de l'emploi, j'ai demandé à pouvoir utiliser un ordinateur et on m'a dit : "tu sais te servir d'un ordinateur toi ?" Pour les gens, ce n'était pas imaginable qu'on ait accès à la technologie en Albanie.* »

Au départ, Dora Dorës, c'était donc une occasion de se retrouver entre femmes albanaises pour s'aider à s'intégrer ensemble parce que « *en groupe, c'est plus facile que chacune de son côté* ».

À la première réunion, on était plus de 100 !

Pour la première réunion, le CPAS de Huy avait prêté une petite salle à Hamide. On pouvait y mettre une vingtaine de personnes. *« Il y a d'abord eu une, deux, trois femmes... puis d'autres ont continué à arriver... »* Hamide qui était à l'inscription se souvient très bien : *« Au final, on était 105 femmes ! Les représentants de la Ville n'avaient pas du tout prévu ça. Et la bourgmestre m'a dit : "C'est super chouette, mais maintenant tu gères toi-même." »* Le feu vert était donné !

Rapidement, faire partie de la vie hutoise

Alors le groupe a démarré : cours de danses traditionnelles albanaises, séances d'information, ateliers cuisine, cours d'albanais... Les activités se sont rapidement mises en place. Mais pour Hamide, l'enjeu est clair : il faut se faire une place dans la Ville en s'intégrant aux évènements et festivités locales. Montrer que ce qu'on veut ce n'est pas de créer un lieu pour se retrouver entre migrants. Ce qu'on veut, c'est permettre à tous, qu'ils soient hutois d'origine ou pas, d'être citoyens de Huy. *« Au début, c'était difficile car on cherchait à trouver un équilibre entre affirmer, valoriser notre culture et être intégrés. »*

Rapidement, les femmes décident de participer à la Journée des femmes organisée par la Ville de Huy où elles voulaient présenter leur initiative. « *On s'est rendu compte que si on parlait en albanais, personne ne nous comprendrait et ça ne fonctionnerait pas. Alors on a mis en route un journal en français.* »

S'ouvrir à d'autres communautés

Si c'était plus facile de commencer par un groupe d'une même communauté, l'association cherche assez vite à s'ouvrir à d'autres. Progressivement, le bouche-à-oreille s'active et la structure grandit. « *Quand je suis arrivé à Huy, une amie m'a présenté Dora Dorës. C'est la première association que j'ai rencontrée. C'est eux qui m'ont permis de faire du lien avec ma ville, d'avoir des amis. Et quand ma famille est arrivée, je les ai directement amenés ici.* », raconte Soleiman.



Et beaucoup ont fait la même chose, à tel point que l'association compte aujourd'hui une centaine de participants. « *Aujourd'hui, c'est une vraie Maison des continents, mais aussi une grande famille composée d'une quarantaine de nationalités différentes.* »

Pas un lieu pour que les étrangers deviennent des Belges

Pour l'équipe, cette diversité est très positive mais elle reste vigilante à ne pas reproduire un lieu pour et entre les étrangers. Sans quoi, l'association perdrait tout son sens. « *L'objectif de Dora Dorès c'est l'intégration, même si je n'aime pas ce mot. Mais ce qui compte c'est comment on voit cette intégration. Pour nous, le processus d'intégration, c'est acquérir de l'autonomie, c'est pouvoir se débrouiller là où on est. Ce n'est pas devenir un Belge comme les autres, s'adapter. C'est être reconnu dans sa différence.* »

Pour l'équipe, l'objectif c'est que chaque personne acquière une image positive de soi, dans toute sa diversité, et qu'elle lise cette même image positive dans le regard des autres. « *C'est pour ça qu'il faut travailler avec tout le monde !* » Et Michel complète : « *Au départ, Huy était une petite ville qui n'avait pas l'habitude de cette diversité. Elle ne savait pas comment*

l'accueillir. En douze ans, cela a beaucoup changé. » Et l'association a pris de l'ampleur.

La mixité de genre exigée par les subsides !

L'association s'est aussi ouverte aux hommes, c'est une évolution assez récente, exigée par les pouvoirs subsidants. « *Dans l'appel à projet, il fallait montrer qu'on était ouverts aux hommes et aux femmes. On n'était pas fermé aux hommes, mais comme l'association s'est construite à partir des femmes, les hommes n'y venaient pas.* » L'équipe a pesé le pour et le contre. Comme les femmes semblaient avoir pris leurs marques dans la structure, s'y être créé un espace de confiance, l'équipe a tenté l'ouverture.

Il y a d'abord eu deux hommes qui ont intégré le cours de permis de conduire, puis ceux-ci se sont inscrits au cours de français. Et ainsi de suite. « *Il y a eu des réticences au début, mais on a laissé faire et finalement cela se passe bien.* » Mais globalement, trois quarts des personnes qui fréquentent l'association sont des femmes.



Un lieu aux multiples facettes

Les cours de français comme porte d'entrée

« *Dora Dorès c'est un lieu où l'on apprend le français* », c'est comme ça qu'on présente souvent l'association. Et c'est, pour beaucoup, une porte d'entrée essentielle pour comprendre l'association. « *Quand on arrive en Belgique, on doit d'abord répondre à nos besoins primaires. Et apprendre le français en fait partie.* »



« *Pour se faire une place en Belgique, mais aussi pour discuter entre personnes d'origines étrangères. On ne peut pas tous maîtriser l'arabe, le kinyarwanda ou le tchéchène. Il nous faut une langue commune.* »
complète Francine.

On apprend tous à partir du savoir de chacun

Les cours de français, c'est souvent par là que de nouvelles personnes arrivent dans l'association. Comme souvent dans des structures qui agissent autour des thèmes interculturels. Mais pour Olga qui a longtemps été professeur de français, à Dora Dorès, on donne des cours autrement. « *Quand une personne arrive de l'étranger et ne parle pas français, les gens ont l'impression qu'elle ne sait rien. Et quand tu creuses, tu te rends compte que souvent elle maîtrise d'autres langues (mais qu'on n'utilise pas ici), qu'elle a un diplôme, des connaissances... Ici, c'est l'inverse, on part de ce savoir pour apprendre le français.* »



« *Les cours sont des lieux où on met en valeur chaque personne, telle qu'elle est.* » Les apprenants sont âgés de 18 à 60 ans et on compte une quarantaine de nationalités. « *Chacun est différent, a une approche différente. Et on utilise ça.* » Tous sont unanimes, c'est cette attention qui donne toute sa qualité à l'enseignement. « *On cultive une atmosphère de confiance, d'entraide et on tisse des liens.* »

Un apprentissage “sur-mesure” pour respecter les besoins

Le cadre d'enseignement est aussi très souple et dynamique. « *On propose des cours de niveaux différents, autant pour ceux qui savent écrire que ceux qui ne savent pas. Et à tout moment, on peut passer dans un autre cours, plus avancé. C'est du sur-mesure.* » Ce point peut sembler anodin, mais il s'avère très profond. « *Une fois, une dame s'est inscrite au cours de français parce que le CPAS l'y obligeait. Mais elle ne suivait pas les cours, elle était tout le temps en retard ou peu attentive. Je lui ai proposé de venir boire un café et de discuter. Elle m'a confié qu'elle n'était pas prête pour des cours, prête dans sa tête. Je lui ai dit que c'était ok, que si elle sentait que ce n'était pas ce dont elle avait besoin, il fallait arrêter. Alors, nous sommes allées voir son assistante sociale pour en discuter.* »

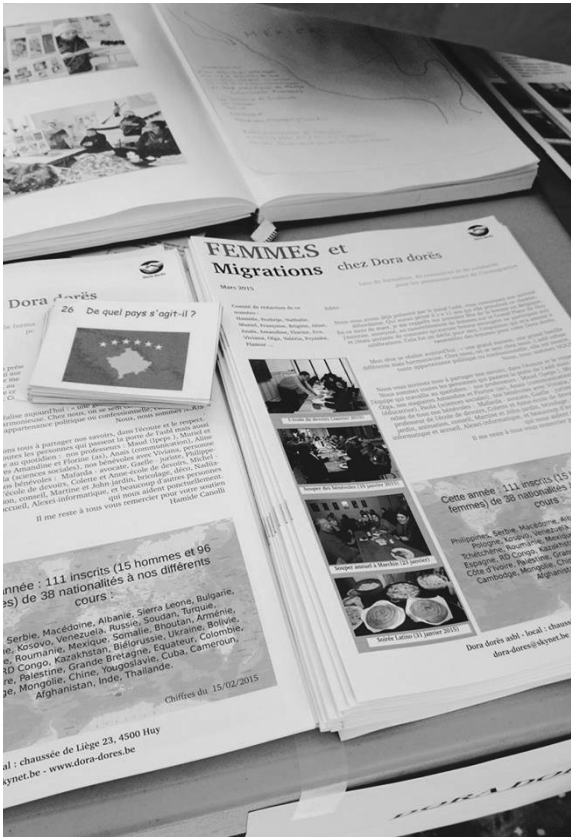
Partir des envies et des énergies des personnes, c'est essentiel pour les professeurs. « ***Il faut donner le temps aux apprenants de se rendre compte de ce dont ils ont besoin. Et s'ils se disent que connaître le français va les aider dans une recherche d'emploi, dans le suivi scolaire de leurs enfants, au magasin... alors ils ont une réelle motivation à apprendre.*** » Les professeurs considèrent que chaque participant est souverain dans son apprentissage et ils ne mettent pas de pression. « ***L'association a pour rôle de permettre de passer d'une obligation à une envie.*** »

Apprendre par l'action

Chaque groupe d'apprenants est invité à imaginer une action pour partager leurs expériences et se connecter à d'autres personnes, notamment à l'extérieur de l'association. Ils doivent réfléchir à une manière de transmettre. Une année, ils ont réalisé un livre, une autre année c'était un journal, puis un cours de cuisine. Une manière de s'obliger à pratiquer la langue, à étoffer son vocabulaire... tout en renforçant des liens et en retrouvant de la confiance en soi.

L'apprentissage s'articule aussi pleinement autour des autres activités de l'association. « ***On souhaite que chacun apprenne le français en acquérant d'autres compétences comme par exemple : apprendre à parler en public, à***

structurer une présentation... » explique Olga. « On apprend la liberté de la langue et c'est bien plus difficile que d'apprendre à lire ou à écrire. »





On s'organise autour de l'informel et du spontané

Un lieu où on peut simplement dire comment on va

« Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai eu du mal à trouver un lieu où je pouvais dire comment j'allais, être écoutée au moment où j'avais besoin de parler. Souvent, on me demandait de prendre rendez-vous et de revenir plus tard. Ici jamais. » Lorsqu'on arrive dans une ville ou un pays qu'on ne connaît pas, les premières portes vers lesquelles on est dirigé sont souvent celles d'une administration publique, comme l'office des étrangers ou le CPAS. Des lieux d'aide sociale et administrative où l'on traite en priorité les problèmes. Il existe finalement peu de lieux d'écoute, de simple écoute. « **Je voulais que Dora Dorës soit ce lieu.** » Tous l'affirment, c'est précisément cette place laissée à chacun qui a rendu l'association si solide.



On croise la directrice dans la cuisine

« *Tu as dit que Dora Dorès était une maison des continents, c'est vrai. Mais plus que ça, Dora Dorès c'est vraiment une Maison !* explique Michel. *L'association est construite comme ça. Avec une salle de réunion ouverte sur la cuisine et où il y a continuellement du passage.* »
Très clairement, l'association ne s'est pas construite sur un modèle bureaucratique. La place est à l'informel et aux liens. « *Ici, on croise la directrice dans la cuisine !* »

Cette organisation "comme une maison" permet une ambiance unique et un impact qu'Hamide n'avait pas imaginé. « *Je ne voulais pas d'un bureau de direction. Non. Quand les gens venaient et qu'on devait discuter, je les invitais tout de suite à s'installer dans la cuisine, avec une tasse de café ou de thé. Au départ, j'y voyais une occasion de rencontrer du monde de manière conviviale, de proposer un moment chouette. Mais après, je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose de plus profond. Une position neutre, un lieu où on est accueilli sans jugement et sans obligation de déballer toutes ses difficultés. On peut bien sûr les partager si on le souhaite, mais on peut aussi parler d'autres choses. Dora Dorès joue un rôle de soutien des personnes, mais toujours à travers une approche d'égal à égal.* »

En fonction des situations, les membres de l'association cherchent une solution et peuvent éventuellement orienter chacun vers un CPAS, une école, une institution ou l'autre. « **Mais ici, quand quelqu'un nous fait part des difficultés de son enfant à l'école, on ne lui dit pas que c'est un mauvais parent, qu'il ne sait pas l'éduquer !** »

« La pièce du bas, avec sa cuisine ouverte, est clairement le cœur de la dynamique de Dora Dorès. »



Qui décide alors ?

Lorsqu'on échange avec l'équipe, on sent vite qu'Hamide a un rôle important. En tant que fondatrice, tous lui reconnaissent une place particulière, une légitimité. Pour autant, Hamide ne veut pas être la "cheffe", même si elle accepte d'assumer la responsabilité juridique de l'association.

Une programmation pensée et construite par les participants

C'est le principe de base de l'association : laisser la place aux envies et demandes qui viennent des participants. C'est à travers cela que l'association se développe et construit son programme d'année. Ainsi, il y a quatre ans, Paola, une bénévole a voulu travailler autour de la question des compétences de personnes d'origine étrangère, qui sont rarement reconnues en Belgique. Elle a réalisé des interviews et construit une exposition autour de cela, intitulée "un visage, une histoire". Dans ces cas-là, une personne est désignée comme responsable du projet et c'est à elle d'organiser les réunions nécessaires pour le projet. Cette fois-là, c'était Paola.

L'association mise donc sur un partage des responsabilités et une auto-organisation de chaque groupe. De la même manière, les professeurs de français se

réunissent entre eux tous les deux mois pour faire le point.

Et puis, il y a l'équipe...

Elle compte aujourd'hui quatre personnes : Hamide, Olga, Soleiman et Soraya. L'équipe se réunit chaque semaine pour partager des questions qui leur ont été rapportées lors d'activités, pour faire le point avec les responsables de projet, pour faire le lien entre les différentes activités, pour évaluer les projets, pour construire un agenda... même si le choix des activités est apporté par les participants eux-mêmes.

Des décisions prises en commun



« *Il arrive que l'équipe reçoive une proposition de personnes extérieures, pour participer à un événement ou faire un article. Dans ces cas, on retourne vers les groupes et on leur demande leur avis.* » De la même manière, toute personne de l'équipe peut également proposer des activités aux groupes.

...mais elle est secondaire

Si quatre personnes sont reprises dans l'équipe, celle-ci reste un organe très accessible. Les réunions ne se font jamais à huis clos. « *On se rencontre toujours dans la grande salle avec la cuisine. Il y a tout le temps du passage. Celui qui passe et qui veut s'asseoir pour participer peut. C'est très transparent.* » L'équipe ne considère pas être centrale car le fonctionnement de l'association repose surtout sur l'informel et beaucoup de choses se discutent dans des échanges spontanés.

Aux yeux de tous, c'est grâce à ce côté informel que l'association peut compter sur la présence de nombreux bénévoles et la réalisation d'autant de projets. Les bénévoles ne se sentent pas tenus par des obligations, des horaires imposés, des tâches insensées, etc. Et chacun trouve facilement sa place et s'y sent bien. « *Si toute l'équipe devenait plus professionnelle : on perdrait le sens, le côté familial, non hiérarchique.* »

Et puis... « *Tout le monde n'a pas envie d'être salarié ! Il y a des gens qui travaillent déjà et qui viennent ici en plus pour le plaisir !* »

Viviana souligne le nombre de bénévoles dans les différents projets : « *Un jour, on a fait un repas avec tous les bénévoles parce qu'on a eu envie de se structurer et mieux se répartir les tâches et les projets, mais surtout échanger toutes les idées et là on s'est vraiment rendu compte qu'on est très nombreux (généralement, on ne se croise pas tous les uns et les autres).* »

Une association sans bénévole, ce n'est pas une association !

Dès ses débuts, Dora Dorës, a fonctionné à partir d'une dynamique bénévole et avec l'envie que chacun trouve sa place dans la structure. Et quand, par la suite, il y a eu des moyens pour payer quelques salariés, cette base de bénévoles s'est maintenue. Et heureusement car ces subsides ne permettent pas de réaliser les projets et actions, si nombreux (parfois jusqu'à 70 par année !), qui émergent dans l'association. Aujourd'hui encore, le bénévolat, il se fait sans avoir besoin d'y penser.

Pour autant, comme pour celui d'équipe, le statut de bénévole n'est pas supérieur aux autres, ni mieux, ni moins bien. « *Il n'y a pas de différences qui sont*

marquées entre les diverses formes d'implication dans la structure : les bénévoles réguliers, les sympathisants qui viennent pour participer aux activités, ceux qui donnent ponctuellement un coup de main dans les activités, etc. ».

Les bénévoles, c'est qui ? Et comment sont-ils arrivés à Dora Dorès ?

Il y a encore aujourd'hui des femmes du noyau de la création du projet, donc principalement, des femmes albanophones.

Il y a ceux qui ont croisé le chemin de l'association parce qu'ils y ont été apprenants ou stagiaires. C'est le cas de beaucoup des bénévoles qui gravitent autour des projets de l'association.

D'autres ont un jour poussé la porte par curiosité et sont restés. Certains ont découvert le projet en participant à une activité à laquelle Dora Dorès a apporté son soutien et ont tout simplement demandé ce qu'ils pouvaient faire pour aider. « ***En plus, devenir bénévole permet de pratiquer et d'améliorer encore sa maîtrise du français*** ».

Pour les Hutois, Dora Dorès commence à faire partie du paysage comme le dit Noémie : « ***Dora Dorès, c'est bien connu à Huy, je ne sais pas comment je l'ai***

trouvé, mais c'est là et beaucoup de monde le sait. »
C'est assez naturellement que celle-ci a franchi la porte pour demander de pouvoir y faire son stage. Pour, Isabelle le premier contact c'était dans le cadre d'un parcours d'artistes lors duquel on lui a proposé d'exposer dans les locaux de Dora Dorës. Michel, lui, c'est grâce à l'invitation à l'Heure du thé envoyée aux voisins de la rue.

Des personnes de tous horizons donc : d'origines étrangères ou pas, qui ont du temps, une sensibilité pour les activités de Dora Dorës, une ouverture aux échanges de cultures, traditions, coutumes. Des gens qui viennent d'ailleurs et vivent ici ou des gens d'ici qui ont déjà vécu dans des pays étrangers, ça a un effet positif sur cette ouverture vers les autres de manière générale.



Un conseil d'administration en soutien

Au fur et à mesure que l'association a grandi et que les participants ont pris leur place, le rôle du Conseil d'Administration a évolué. Au début, ce sont ses membres qui définissaient les activités puisque l'équipe n'existait pas. Aujourd'hui, le CA ne fait que valider les activités proposées par les groupes. **« On veut que notre Conseil d'Administration reste proche de l'association et de sa mission. Certains pouvoirs subsidiants font pression pour qu'on ait des représentants politiques dans notre CA. Mais la structure est apolitique et veut le rester. »** L'association veut aussi rester très souple et prendre des décisions rapidement pour ne pas freiner des initiatives, des enthousiasmes. **« On ne veut pas être bloqués parce qu'on doit attendre une signature. »**

Par ailleurs, la structure est aussi épaulée par un Comité d'accompagnement qui compte des représentants de plusieurs organismes : le centre culturel, le Forem, la Ville, le CPAS et le CRIPEL (centre régional d'intégration des personnes étrangères à Liège). Ce comité se réunit trois fois par an pour suivre l'évolution de la structure et donner des conseils. **« On leur montre clairement ce qu'on fait à Dora Dorès car on veut être transparent et alimenter une relation de confiance. »**

Quels soutiens extérieurs ?

Depuis son lancement, la Ville de Huy a soutenu le projet de Dora Dorës de plusieurs manières : en mettant à disposition des locaux ou des salles d'exposition, en soutenant un projet, en assurant des frais d'impression. Des projets comme l'exposition "Un visage, une hisoire" ou le livre "Parcours de femmes migrantes" réalisé en 2007 n'auraient pas pu voir le jour sans cette aide.

A plusieurs reprises, l'association a également collaboré avec des institutions publiques, comme le centre culturel de Huy avec qui un groupe de femmes a, par exemple, réalisé la pièce de Théâtre "D'autres", déjà jouée 12 fois en Wallonie, et qui continue d'être jouée lors d'évènements d'autres associations et mouvements comme Amnesty International.

Dora Dorës est aussi à l'initiative d'une plateforme regroupant plusieurs structures qui travaillent dans le champ de l'intégration des personnes étrangères : Huy Espace Migrants. Un lieu de formation et de recherche-action. **« On voulait un espace pour faire des choses ensemble, pour se soutenir et avoir accès à des moyens. »**

Mais la plateforme HEM n'a pas joué ce rôle et globalement, ces collaborations ponctuelles ne permettent pas à l'association de se développer à sa juste valeur. *« On manque de reconnaissance pour accéder à de vrais moyens. Par exemple, on pourrait tout à fait solliciter un subside à la région Wallonne dans le cadre du fonds ILL (initiative locale d'intégration des personnes étrangères) car nous faisons déjà beaucoup de projets qui seraient éligibles. Mais comme les bâtiments ont besoin de travaux de mise en conformité pour accueillir plus de 60 personnes, on n'est pas dans les conditions pour répondre à cet appel. C'est dommage. »* Il en va de même avec l'école de devoirs qui accueille chaque semaine, durant trois après-midis, une quinzaine d'enfants âgés de 6 à 18 ans. Elle fonctionne bénévolement et sans aucune reconnaissance.

L'association est pourtant reconnue par les acteurs du terrain qui saluent son action et sa dynamique incroyable. *« On a déjà été contactés par d'autres communes pour y développer un Dora Dorès. »* Pour l'équipe et les bénévoles, l'envie serait d'abord de pouvoir conforter davantage l'initiative de Huy, en lui donnant une sécurité sur le long terme.

L'Heure du thé

L'Heure du thé, c'est un moment ouvert à tous où on prend le temps de découvrir un pays, une tradition, un parcours à travers le récit d'une ou plusieurs personnes.

C'est le projet de stage de Nezha, une femme d'origine marocaine qui a repris des études d'éducatrice en Belgique. Pour son stage, son école lui a demandé de travailler auprès d'un public qui rencontre des

L'Heure du thé, tout un symbole...



difficultés, comme les personnes handicapées, les seniors, les personnes atteintes par une maladie... Alors, partant du constat que « **les étrangers, ils ont aussi des difficultés qui leur sont propres** », Nezha a fait des recherches et a entendu parler de Dora Dorës. « **Ça tombait bien, car j'avais envie de travailler avec des femmes.** »

Ça papote dans les couloirs

« **Pour mon stage, je devais trouver et concrétiser un projet.** » Quand Nezha arrive chez Dora Dorës, cela fait plusieurs années que l'association existe. Les cours de français sont très fréquentés, les activités battent leur plein. « **Je suivais les cours de français et j'ai remarqué qu'à la fin de ceux-ci, les personnes apprenantes, souvent d'origines différentes, ne rentraient pas chez elles immédiatement après les cours. Elles discutaient, se racontaient leurs vies.** » Plusieurs femmes prennent l'habitude de se raconter leur mariage. « **On a senti qu'il y avait là un besoin. Les femmes avaient envie d'un lieu pour se retrouver et discuter, simplement. Parler d'elles.** » C'est comme ça que Nezha a eu l'idée de proposer aux femmes de se réunir dans la salle commune après les cours et d'offrir un moment d'échanges libres. « **Après deux essais, on a trouvé ça super et on a voulu continuer.** »

Pour permettre à chacun de se sentir à l'aise, Nezha a pris un rôle d'animatrice de l'échange. Elle a donné

un cadre, un rythme. Avec l'équipe, elles ont décidé de proposer que chaque semaine, après le cours, une personne raconte quelque chose en lien avec sa culture. « *On a commencé avec les mariages, puisque les femmes avaient ouvert le sujet. Puis, on a élargi à d'autres thématiques.* » On a aussi réfléchi pour le jour et l'heure : « *le jeudi, tous les groupes viennent, la moitié le matin et l'autre moitié l'après-midi, ce qui fait que sur le temps de midi, il y a moyen que tout le monde se croise* ». L'Heure du thé était née !

La symbolique du thé

Pourquoi l'Heure du thé ? Nezha explique : « *Dans notre culture marocaine, le thé, c'est un moment de partage. Ce n'est pas que se retrouver pour boire du thé, c'est surtout un moment pour parler. Mais c'est souvent plus que parler. Quand une dispute arrive, on dit : "Stop ! Attends, on va prendre un thé !" Parce que le thé, ça prend du temps à préparer : le temps de le faire, qu'il refroidisse, les esprits se calment.* » En Europe, le thé est plus associé à un moment de pause dans la journée. Dans certains pays de l'Est, c'est le temps de l'encas douceur de la matinée, car on dîne plus tard dans l'après-midi. « *Il nous a semblé que le thé, ça parlait à tout le monde. Tout le monde en boit et c'est convivial. Donc c'était bien pour ce moment-là et on l'a appelé "l'Heure du thé".* »

Et comme l'Heure du thé est organisée sur le temps de midi, le thé est offert à tous et chacun est invité à apporter quelque chose à partager, salé comme sucré.

« La première fois qu'on me demande de parler de mon pays »

Petit à petit, l'Heure du thé attire de plus en plus de monde. « *Quand l'un a découvert le pays de l'autre, il a aussi envie de raconter le sien.* » A chaque rencontre, on demande qui est prêt à partager quelque chose la fois suivante. Pendant une semaine, le prochain orateur est accompagné pour préparer sa présentation. « *Il y a eu quelqu'un qui a voulu présenter son pays. Un autre, une coutume. Puis, un autre a expliqué son parcours et la guerre qu'il avait traversée, puis son arrivée ici...* » Rapidement, le rendez-vous prend une telle ampleur qu'on décide d'en proposer une par mois pour pouvoir les préparer correctement.

Et malgré un rythme moins soutenu, l'Heure du thé reste un moment d'échange parfois intense. « *Une fois, une personne a présenté son pays à l'Heure du thé et elle nous a remerciés à la fin : "Cela fait 15 ans que je suis en Belgique et c'est la première fois qu'on me demande de raconter mon pays. Je me sens très fière."* »

Et l'occasion de partager et de (se) raconter est tellement importante qu'un groupe de femmes tchétchènes propose de faire découvrir leur pays à travers la cuisine. « *Elles ont cuisiné pendant une semaine, pour préparer un repas pour cinquante personnes. Du coup, d'autres groupes ont voulu faire la même chose.* » Les préparatifs devenaient très lourds et coûteux. L'équipe a senti que pour certains le repas prenait le dessus sur le partage et l'écoute. « *Alors, on en a discuté avec plusieurs participants et on a décidé de revenir à une formule plus simple, autour du thé et en mode auberge espagnole.* »



Un moment de valorisation ou d'acquisition de compétences multiples

Pour les professeurs de français, l'Heure du thé est un moment privilégié pour que les apprenants poursuivent leur processus d'apprentissage. Ils accompagnent ainsi souvent des groupes dans la préparation de leur présentation. Ils préparent les textes ensemble, structurent leurs idées, élaborent des panneaux... *« Au début, on réalisait des panneaux en papier avec des photos découpées. Puis, quelqu'un a proposé de faire un PowerPoint et a appris à d'autres à le faire. Aujourd'hui, les présentations sont beaucoup plus abouties. »* Selon le sujet présenté, les deux professeurs poussent à explorer de nouveaux champs de données : les statistiques, la géographie, la mesure de distances...

L'occasion de s'ouvrir au quartier

Jusque-là, l'Heure du thé avait toujours fonctionné sans invitation, via le bouche-à-oreille. *« Un jour, une voisine nous a interpellés : "On voit souvent plein d'étrangers qui rentrent dans cette maison, il se passe quoi là ?" À ce moment-là, j'ai réalisé qu'on n'avait jamais proposé aux voisins de venir. Alors la fois suivante, on a déposé une invitation dans toutes les boîtes aux lettres du quartier. »* C'est d'ailleurs comme ça que Michel a découvert l'association. *« Cela fait 40 ans que j'habite*

à Huy et je suis resté 10 ans sans savoir que Dora Dorès existait et se trouvait dans ma rue ! » Depuis, il est devenu bénévole.

Cet épisode est marquant pour l'équipe car depuis le début, l'association se bat pour ne pas être vue comme un espace *pour* et *entre* étrangers, mais comme un lieu ouvert, qui doit permettre à chacun de trouver sa place dans la ville. Et grâce à l'Heure du thé, ces liens se sont renforcés.

HUY

Ouvrir des portes vers l'extérieur

Ouverte vers l'extérieur l'ASBL Dora Dorès prône la rencontre et le partage à travers ses activités. Dont le souper organisé vendredi à Marchin.

• Nathalie BOUTIAU

Si le monde était un village, il suffirait de franchir la haie d'en face pour passer la frontière et découvrir toutes les curiosités qui nous entourent. Mais le monde est plus vaste que ça et mérite qu'on sorte de son jardin pour découvrir ce qui fait toute sa diversité et donc, sa richesse. Et quels autres moyens que la rencontre et le partage pourraient au mieux y parvenir. À l'ASBL Dora Dorès, en place à Huy depuis 2003, on en est en tout cas convaincu. Au départ créée pour favoriser l'intégration de la femme albanaise en Belgique et plus particulièrement à Huy, leur terre d'adoption, les objectifs se sont d'ailleurs rapidement étendus à toutes les femmes, quelles que soient leurs origines géographiques et philosophiques. « Notre but est de tisser des liens de confiance, témoigne Hamide Canolli, la responsable, mais aussi, d'ouvrir les portes de notre ASBL et favoriser l'intégration

des femmes pour qu'elles vivent mieux. » Soutenue par la Région Wallonne depuis 2004 et forte de deux mi-temps APE depuis 2009, l'ASBL gagne en ouverture et en moyens humains pour développer son projet social. « C'est depuis cette date que nous avons pu nous ouvrir à d'autres femmes de toutes origines (macédoniennes, schékènes, roumaines, russes, mexicaines...) », souligne la responsable. L'idée ? Partager leurs histoires d'immigrées et tisser des liens. C'est pour cette raison, qu'en

telles que les cours de Français ou d'auto-école, les tables de conversations ou les excursions, entre autres, l'association hutoise organise ponctuellement des soupers ou autre événements similaires qui favorisent la rencontre. Ainsi est venue se greffer, un jeudi par mois, « l'heure du thé ». « Au départ, on appelait ce moment "Le thé à la menthe", glisse Hamide Canolli. C'est une marocaine, Nezha qui y avait pensé, dans la foulée de ses activités arabophones. Mais il y a eu ensuite des propositions de thé russe et arménien. On a donc généralisé

l'appellation. » Sa particularité ? Permettre, d'une part, des échanges dans un esprit convivial et de partage. Et d'autre part, ouvrir les portes de l'ASBL. « Nous invitons régulièrement des personnes extérieures dont des associations (Cap Santé, Kéussir à l'école...) afin de permettre un croisement, car notre public ne s'arrête pas aux femmes mais à la population qui nous entoure », insiste à son tour Nathalie Mélis, de l'ASBL. Preuve encore, le souper marocain organisé vendredi dernier dans les locaux du Bistrot, à Grand-Marchin. ■



l'ASBL Dora Dorès a prôné l'ouverture lors du souper marocain au Bistrot.

Les Gilles de Binche et le Père Noël : pour certains, des aliens

Par la suite, une dame belge a eu envie de présenter le carnaval et les Gilles de Binche. « *Ça n'a pas été facile pour tout le monde de comprendre.* » L'Heure du Thé, c'est aussi ça. Des moments où on se rend compte à quel point ce qui nous semble évident et familier peut être éloigné voir inconnu d'autres.

« *Une année, on a fait venir le Père Noël à l'association. Je suis rentrée dans la pièce avec lui et j'ai crié aux enfants : "Allez, on chante tous pour le Père Noël !" Et tous les enfants sont restés immobiles, muets. En fait, la plupart ne savaient pas du tout ce que c'était.* » On considère tellement que nos coutumes sont universelles qu'on oublie de donner le mode d'emploi à d'autres. Et c'est plus fréquent qu'on ne le croit. Francine en témoigne : « *Un jour, j'ai reçu un mot de l'école qui me disait que mes enfants devaient revenir à l'école mercredi après-midi pour la chasse aux œufs. Une chasse aux œufs ? Je ne savais pas du tout ce que c'était et je me sentais bête car je ne savais pas si je devais les accompagner, les habiller d'une manière spéciale...* »

Et parfois, le choc peut être très violent. « *Je suis arrivée du Rwanda durant un mois d'octobre. Mes enfants ont commencé l'école et sont revenus avec une invitation*

pour une fête déguisée : Halloween. Quand nous sommes arrivés, les autres enfants étaient déguisés en cadavres, en morts-vivants... J'étais terrorisée et mes enfants aussi. Ça leur rappelait des souvenirs traumatisants. Ce jour-là, je me suis dit : "C'est ça l'institution éducative à qui j'ai confié mes enfants ?" J'ai failli les retirer de l'école. Si on m'avait accompagnée, nous aurions pu être confrontés à cela de manière beaucoup plus douce. »

« Beaucoup d'enfants ne savaient pas qui était le Père-Noël. »





Où sont passées nos compétences ?

Focus sur l'exposition "un visage, une histoire"

"Où sont passées nos compétences ?", c'est le projet de Paola, qu'elle a pu réaliser au sein de l'association. Et ce projet, elle le porte encore aujourd'hui car elle a senti à quel point il était important pour elle mais aussi pour tous les autres migrants.

Paola est arrivée en Belgique il y a quatre ans et ne parlait pas le français. « *Au début, je n'osais pas sortir de ma maison parce que j'étais persuadée que personne ne pourrait me comprendre. Alors j'ai cherché des cours de français.* »

Après de nombreuses recherches, la Ville de Huy l'a redirigée vers Dora Dorës. « *Là, j'ai pu venir avec mon fils que je ne savais pas faire garder : enfin je pouvais suivre les cours !* ». C'est le début d'une nouvelle aventure...

« Ici on n'est plus professeur ou infirmier, on n'est plus qu'un migrant... »

C'est ce que pensent de nombreux migrants quand ils arrivent ici. Paola l'a découvert durant les cours. « *En Bolivie, j'étais animatrice socioculturelle, je travaillais sur des projets sociaux. Mais en arrivant ici, des personnes*

de ma communauté m'ont dit d'oublier ça : "Les gens d'ici, les Belges, ils veulent seulement que tu travailles dans leur maison", c'est-à-dire pour nettoyer. J'ai beaucoup pleuré, j'étais déprimée. Puis, je me suis dit que non. Il y avait vraiment un vide. Dans les classes, il y avait des infirmières, des géographes, des médecins... Et tout le monde était résigné. J'ai refusé ça. C'est incroyable à quel point on intègre vite les discours... Mais il faut changer de paradigme ! »

Elle en a discuté avec Hamide et Nathalie qui composaient l'équipe à l'époque. Elles l'ont encouragée dans son élan. Elle en a alors parlé aux autres femmes dans les classes. Toutes ressentaient ce même vide. « **C'est encore plus fort pour une femme migrante car c'est souvent son mari qui va chercher du travail. Elles sont souvent seules, isolées.** » Toutes avaient envie de participer au projet mais pour beaucoup, la peur d'être exposées les empêchait de s'investir.

Il faut faire quelque chose

Cette idée obsède Paola qui continue à en parler avec quelques-uns. « *Quand j'en discutais, je voyais beaucoup de visages, j'entendais des parcours. Alors j'ai pensé à la photographie. Parce que quand on voit un visage, quand on échange avec les yeux, on peut aller beaucoup plus loin.* » Elle propose alors à l'équipe de réaliser des portraits photo et de collecter des témoignages autour de la difficulté de trouver

un emploi quand on est migrant. « *Elles m'ont tout de suite dit : "Oui, on va le faire !"* ».

La première étape était en marche, Paola a présenté son projet dans les classes et neuf portraits ont été réalisés. « *Au début, on voulait travailler avec un photographe professionnel, mais finalement, on n'a pas eu de moyens. Mais je crois que c'était mieux, car cela a permis de créer des liens de confiance avec les personnes. Et les photos, d'abord sérieuses, sont devenues plus détendues.* »

Cette première série de photos a été exposée au sein de l'association lors d'une journée Portes Ouvertes. Chaque photo affiche le portrait d'une personne qui



tient une pancarte avec les mots "Je suis" suivis de son prénom, sa nationalité et sa profession de base.

Convaincues de la portée de ce travail, Paola et l'équipe ont cherché vainement un financement pour imprimer ces photos et monter une exposition. Mais aucune institution n'y a prêté attention. « **On était découragées car on savait que le projet avait du sens et que c'était pertinent de passer par des récits de personnes.** » Alors le projet s'est arrêté pendant presque deux ans.

Une opportunité, deux ans plus tard

« *Et puis un jour, la Ville nous a indiqué que l'espace d'exposition de la Commune était vide de telle à telle période. Ils ne connaissaient pas notre projet, ils nous informaient juste comme ça. On a sauté sur l'occasion ! On est allé leur présenter le projet et on a insisté pour qu'ils investissent dans le projet en imprimant les photos, en nous donnant des cadres... On a poussé pour valoriser ce qu'on avait commencé.* » Pari gagnant, la Ville a accepté et le projet a redémarré. Il fallait monter une exposition !

Paola est retournée dans les classes pour convaincre chacun de participer. « **Certains étaient tout de suite partants. D'autres pas. Et surtout les hommes qui ne voulaient pas être pris en photo.** » Finalement, vingt-

deux portraits ont été réalisés, « *On a eu plein de partage d'histoires, il y a tellement de choses à dire.* ». Et Isabelle, alors stagiaire à l'association, a donné un coup de main pour habiller l'exposition et apporter un côté artistique, créatif.

On a touché quelque chose de profond

Quand elle a entendu les récits de chacun, Paola a compris à quel point elle touchait à un sujet profond. « *Un jour, je discutais avec un migrant palestinien. Dans son pays, il était directeur général d'une grande entreprise, parlant plusieurs langues, mais pas le français. Cet homme m'a dit : "Mais qu'est-ce que je peux dire ? Tout ce que je vais te dire, c'est qu'avant, j'étais... Mais maintenant ? Je ne suis plus personne".* »

À ce moment-là, le projet a pris un nouveau souffle. « *On a voulu aller plus loin dans le projet en aidant les gens à dépasser leurs limites par rapport à leur recherche d'intégration socioprofessionnelle. On voulait leur transmettre un message positif, les encourager : "J'étais quelqu'un, je peux encore."* » Avec Isabelle, elles ont mis en place des ateliers pour partager leurs "cauchemars" de cette recherche d'emploi et ensuite aller rechercher leur "rêve" de travailler.

« *Les stéréotypes sur les migrants sont très présents ! Surtout si tu ne parles pas le français... Tu es mis dans une catégorie 'analphabètes'.* » Ce message, plutôt violent, les migrants l'intègrent vite et perdent petit à petit leur estime personnelle. Il y a eu comme un passage de *Avant, j'avais des compétences et maintenant je n'ai plus rien*, un passage que Paola veut contrer : « *Quand je discutais avec une personne autour de son rêve, je lui demandais : 'tu voudrais faire quoi ?', puis je lui disais : 'Et est-ce que tu vas le faire ?' Souvent, la personne hésitait, et je disais : 'Moi, je crois que tu vas le faire.' Et là, ça les surprenait souvent, ils étaient interpellés par ma conviction. On nous dit tout le temps qu'il y a plein de barrières et difficultés. Mais où est l'élan ? Qui nous dit : 'Tu peux le faire et tu vas réussir' ?* »

Susciter une prise de conscience

L'exposition à l'administration communale a été un moment important pour l'association. Elle a permis de toucher un public différent et des personnes qui ne venaient généralement pas à Dora Dorès ont poussé la porte. Et en même temps, parmi les personnes migrantes qui avaient pris part au projet, beaucoup ont découvert une autre image de l'administration communale dont ils ne connaissent souvent que le guichet immigration.

Ils pouvaient aussi entendre les réactions des visiteurs :
« *Incredible, il y a tellement de barrages professionnels pour les migrants ? Je ne me rendais pas compte !* » ;



VILLE DE HUY CULTURE

Conférence

Je suis Cecilia
je suis équatorienne
je suis infirmière.

Jeudi 15 décembre 2016, 19h
*Venu(e)s d'ailleurs -
Où sont passées nos compétences ?*
Les difficultés d'intégration socioprofessionnelles
de femmes et d'hommes issus de l'immigration
*Conférence/débat en présence de témoins animée par
Hervé Persain, animateur/formateur au Centre Culturel de Huy*

Huy - Hôtel de Ville (Grand-Place)

Réervations souhaitées au 085 51 43 46. Dans le cadre de l'exposition « Un Visage,
une Histoire » qui se déroule à l'Hôtel de Ville du 25 novembre 2016 au 4 janvier 2017.
Entrée libre. Infos > Ville de Huy/Culture, tél. 085 21 78 21 - ASBL Dora Dares, tél. 085 51 43 46



« *La prochaine fois que je croiserai un migrant, je me rappellerai que derrière le visage, il y a une histoire et que ce n'est pas juste quelqu'un qui vient me voler mon travail.* ». L'exposition a vraiment atteint son objectif de sensibilisation. « *Les photos, le regard des migrants, ça a vraiment fait passer d'autres choses.* »

Les portraits en ont touché plus d'un, notamment Oscar qui fréquentait déjà l'association. « *Dans son pays, Oscar était vidéaste. Et quand Paola lui a parlé de l'exposition, il s'est dit qu'il avait enfin trouvé une manière de mettre ses compétences à disposition... Alors, il a proposé de réaliser une vidéo des interviews.* ». Comme pour les photos, la vidéo a été un travail de longue haleine : faire les interviews, les montages, les coupes, et ensuite retourner vers les témoins pour valider avec eux...

Aller un pas plus loin dans la rencontre

Une fois tout ce matériel réuni, on s'est demandé comment l'utiliser plus largement, amener des réflexions, ouvrir des tables de discussion. Finalement, l'équipe a choisi la journée des migrants, organisée chaque année à Huy le 18 décembre, pour proposer une conférence-débat. « *On ne voulait pas une conférence traditionnelle, il faut provoquer des échanges.* ». Avec l'aide d'un animateur du centre culturel, elle a donc

opté pour une formule de tables de discussion avec un moment de témoignage de personnes migrantes, suivi de discussions entre les migrants et participants.

« L'idée, au travers de ces témoignages, était de faire prendre conscience aux participants que, parmi les migrants présents en Belgique, il y a des compétences qui ne sont pas prises en compte ! Un médecin, un ingénieur, un électricien qui sont ici juste bons à balayer les trottoirs. Faire comprendre que ces migrants ont des compétences, une valeur sociale et ne sont pas des profiteurs à la charge de la société. ».



On aurait voulu que les institutions concernées viennent

Pour ceux qui témoignent, comme pour ceux qui découvrent leur histoire, le moment de la conférence a été un moment chargé d'émotions, d'étonnements. Certains ne sont pas parvenus à parler de leur histoire, d'autres se sont surpris de s'ouvrir autant, fiers d'être entendus et écoutés.

« Le regret c'est que les échevins sont passés à la conférence, mais la plupart sont repartis assez vite. Et plus largement, on avait invité beaucoup d'institutions impliquées sur le sujet mais nous n'avons pas eu la participation espérée de ce côté-là. » Pour plusieurs, ce lien aux institutions politiques et publiques reste un grand défi qu'il faut poursuivre. *« Il faut qu'ils soient sensibilisés pour que les choses changent... »*

Aborder la diversité

Une diversité de personnes, de cultures, mais aucun conflit

Lorsqu'on découvre l'association, on a peine à imaginer qu'une centaine de personnes d'origines aussi diverses puissent cohabiter sans problème. On a tous en tête tellement de situations où le racisme, la peur, le repli sur soi se font ressentir. À Dora Dorës, l'ambiance est détendue, joyeuse. Dès qu'on entre, on sent cette énergie et on a envie de s'intéresser, de partager, de se rencontrer. Et quand on demande aux membres comment ils font pour que ces liens se vivent dans une telle harmonie, on sent que personne ne s'est jamais vraiment posé la question. C'est naturel.



Une chose qu'on peut remarquer plus facilement pendant les pauses, ce sont les regroupements par langue. « *Évidemment, se retrouver aussi nombreux au même endroit ça facilite aussi le fait de rencontrer des personnes qui viennent du même pays, avec lesquelles on parlera dans notre langue. Et c'est aussi important de pouvoir refaire du lien avec des personnes qui ont le même vécu, les mêmes références culturelles.* » Olga explique aussi que parler dans une langue qui n'est pas la sienne, ça demande parfois beaucoup de concentration, d'efforts. « *Alors aux pauses, on se relâche un peu et on revient à sa langue maternelle, et donc on crée des groupes linguistiques. C'est normal.* »

Pour autant, le français reste le point commun entre tous, ce qui les rassemble. « *Ici, tout le monde a un objectif en commun : apprendre le français. Dans le cours de français, je me sentais libre de partager facilement, au milieu de cinq nationalités différentes. Je n'ai jamais vu de dispute.* » Le groupe réfléchit... « *Il est déjà arrivé de remarquer des différences entre les femmes voilées et pas voilées, mais sincèrement, cela ne crée pas de conflit. C'est juste parfois perceptible, mais il ne se passe rien.* » Le lieu invite au respect de chacun.

Quelque chose de sacré !

« Je me souviens d'une femme, une maman d'origine kosovar, qui portait le foulard. Un jour, elle m'a dit que Dora Dorës était un lieu sacré ! Étonnée, j'ai réagi tout de suite "Ah bon, sacré ? Pourquoi ?" Je pensais qu'elle parlait de l'Islam. Alors elle m'a expliqué : "Parce qu'ici, on est tous les mêmes, tous acceptés comme on est, avec le foulard, avec mon âge et avec ma difficulté d'apprendre le français et puis aussi parce que normalement, dans la société, les Kosovares n'aiment pas les Russes et ici, je découvre que les Russes, comme tous les autres, sont tous des humains. Et c'est la même chose avec les Serbes, j'arrive ici et j'en rencontre et puis je me suis dit que finalement, elle et lui sont comme moi, des réfugiés ! Réfugiés de la même guerre mais pas du même côté. Or la guerre, c'est pas elle ni lui, comme ce n'est pas moi !" J'ai trouvé son regard très chouette. »

Michel s'amuse : *« Voilà une contradiction très intéressante : le sacré comme l'abstraction des conflits religieux ! Ça me fait penser à un principe de la Programmation Neuro-Linguistique : lorsque deux éléments sont en désaccord, il faut remonter d'un étage et aller chercher la valeur commune qui les réunit. Ici, les gens se retrouvent dans un même besoin d'apprendre le français et de trouver leur place en Belgique. »*

Pourquoi ça se passe bien à Dora Dorës ? Ou pourquoi ça ne se passe pas bien ailleurs ?

Mais qu'est-ce qui fait qu'on atteint ce commun à Dora Dorës ? Comment y parvient-on ? Le groupe réfléchit et s'étonne. « *La question est dérangeante ! Pourquoi est-ce qu'on doit la poser dans ce sens-là ? On devrait la poser dans l'autre sens : pourquoi il y a des conflits partout ailleurs ? Qu'est-ce qui dysfonctionne à l'échelle des villes, pays, du monde ?* » On aborde alors les ghettos ou la configuration des villes qui provoquent souvent des regroupements de personnes d'origines étrangères, sans favoriser la mixité sociale. On cite les discriminations dans l'embauche, la méconnaissance de l'autre qui engendre des peurs... Les facteurs sont nombreux.

Pour autant, à Dora Dorës, on ne pense pas qu'il existe une recette magique. « *Même ici, il y a parfois des couacs qui sont possibles mais dès qu'on les voit arriver, on calme les esprits ou bien on pose certaines balises, comme celle de ne pas parler des sujets qui fâchent et de rappeler qu'on a tous des expériences différentes.* » Parfois aussi, l'équipe refuse que certains sujets soient abordés, comme la politique par exemple. « *Tout d'abord parce que ce n'est pas le lieu et tout simplement parce que personne n'est outillé pour répondre et découdre*

certains sujets qui créent des différends. Alors dans ce cas, on remet un cadre : ce n'est pas le lieu pour ces discussions. Et très vite, l'harmonie existante reprend sa place. » Pour l'équipe il est important que Dora Dorës reste un lieu de neutralité. « *Ici, on ne prend pas parti, on part du principe que chacun a sa propre réalité, influencée par sa culture, son éducation, ses origines. Même si c'est parfois moins facile quand des personnes arrivent de conflits armés.* »

De par l'ambiance qui existe au sein de Dora Dorës où chacun est reconnu dans son originalité, sa coutume, on devient plus facilement tolérant et ouvert, puisqu'on se sent aussi accepté tel qu'on est. Et c'est évident : « *Quand on est en opposition, on revendique nos originalités, on caricature et on se replie sur ses coutumes.* »

Être bien avec soi pour pouvoir être bien avec les autres

C'est probablement aussi la préoccupation de Dora Dorës de veiller à ce que chacun puisse vivre pleinement ses origines et ses nouvelles racines en Belgique qui explique qu'une forme d'harmonie s'est créée dans la structure. On permet à chacun d'être soi-même, mais on lui offre aussi un espace pour s'épanouir,

réaliser des actions, construire son projet professionnel, familial ou autre.

« C'est important d'être bien avec soi-même et avec sa culture pour pouvoir accepter la culture de l'autre. Quand on ne vit pas la culture de l'autre comme quelque chose qui nous est imposé et que nos valeurs personnelles sont respectées, on peut mieux garder sa propre identité et être ouvert à la découverte de la culture de l'autre. »

Le groupe pointe aussi la question de l'identité comme une dimension centrale. *« C'est certain, il ne faut pas devoir changer complètement et perdre sa propre identité : il y a des pièges. S'intégrer, oui bien sûr, mais pas s'assimiler. »* Hamide partage cette vision : *« On ne doit pas choisir d'essayer d'être une identité : je suis Belge? Je suis Albanaise ? Non, je suis moi-même :*



Hamide, femme belgo-albanaise. » « Oui, on est des citoyens du Monde ! »

L'enjeu aujourd'hui pour l'association, c'est de faire vivre encore plus cette même expérience de la rencontre à ceux qui vivent ici, "les autochtones" comme certains les appellent. Pour l'équipe, il est clair que les difficultés naissent d'idées reçues qu'on cultive sans se connaître. Mais amener cette rencontre n'est pas toujours facile. *« On est en train de réfléchir à des projets, des outils pour transmettre la richesse de la diversité de ce que l'on trouve ici. »*



Dora Dorès nous a transformés

Une expérience diverse mais, aux yeux de tous, très riche

« J'ai toujours travaillé dans des pays étrangers. Pourtant, comme tout le monde, j'avais des stéréotypes par rapport aux migrants. Certains comportements me dérangeaient. Mon implication à Dora Dorès a fait fondre ces stéréotypes. Ça a fait basculer mes préjugés... Aujourd'hui, je vois ça comme une sorte de progression dans l'ouverture. Et je sens aussi que ça a renforcé et concrétisé certaines de mes convictions. »

« Moi, ça m'a permis d'ouvrir les yeux sur la réalité des migrants, des réfugiés. Parce que je ne les connaissais pas. Ce que je connaissais, c'est ce que je voyais à la télé. Je n'avais jamais pu parler à un Syrien par exemple. J'étais dans mon cocon. Moi, je suis étrangère sans être étrangère. Mes parents sont marocains et moi, je suis née en Belgique. En Belgique, on me voit comme une étrangère, au Maroc, on me voit comme une étrangère. Mais je n'ai pas vécu l'immigration. Aujourd'hui, quand je regarde la télé, ça m'énerve de voir l'image qu'on donne des migrants : on en parle comme des profiteurs, comme s'ils avaient tous la belle vie ici, s'ils venaient ici pour le plaisir... Alors qu'ils ont des parcours de vie souvent lourds. »

« Moi Dora Droës m'a apporté beaucoup beaucoup. Bon, d'abord, je suis devenue cheffe. Mais sans le vouloir! Dans un sens, j'ai donc trouvé une reconnaissance professionnelle... Et sans le vouloir non plus, je suis un peu devenue porte-parole de personnes aux parcours de migration différents, souvent difficiles. Mon but au départ, c'était de créer des liens entre les gens dans la ville mais je me rends compte que mon rôle dépasse ça. Ce que je voulais, c'était qu'il existe un endroit comme celui-ci, où chacun puisse trouver du réconfort, se réfugier auprès d'autres personnes, de partager et de porter des initiatives communes. Ce lieu n'existait pas, alors on l'a créé... Et j'en suis fière, je suis fière de ces amis, de ces rencontres et des partenariats qu'on a créés. Fière aussi que d'autres aient pu trouver un tremplin ici. »

« J'ai trouvé ici un espace où je me sentais capable de faire ce que j'aimais bien faire avant au niveau professionnel. J'ai trouvé cet espace alors que tout le monde disait qu'il n'y avait pas cet espace, qu'il n'y avait pas ces opportunités. Voilà je l'ai trouvé et ça m'a aidé à renforcer ma confiance en moi. »

« Cela a aussi transformé profondément mon regard sur les identités. Quand je suis en Bolivie, on me dit que je suis devenue Européenne. Ici, on me dit que je suis bolivienne... Mais je suis les deux, j'ai compris que j'avais une identité multiple. Aujourd'hui, je peux capturer des

valeurs des autres cultures, capturer les histoires des autres. Je suis devenue un peu tout ça et je me sens belge, européenne, bolivienne : je suis citoyenne du monde. »

« Quand je suis arrivé à Huy, j'ai rapidement connu Dora Dorës. C'était mon premier lien avec la ville. Alors quand mes enfants sont arrivés, je les ai amenés ici. On y a tous fait des activités. Aujourd'hui, Dora Dorës c'est comme ma deuxième maison. Je m'y sens comme dans une famille et j'ai trouvé une place dans cette famille. »

« Moi, c'est aussi professionnellement que je me suis épanouie à Dora Dorës. J'ai découvert une approche très intéressante de l'enseignement. Une approche où on n'est pas cadré par des programmes, on a une liberté. La diversité des apprenants : c'est parfois épuisant, mais c'est passionnant ! J'ai dû apprendre à me décentrer pour vivre ce mélange de cultures, sortir de mon cadre. Mais curieusement, j'ai aussi dû apprendre à revenir dans mon cocon communautaire. Souvent juste le temps d'une soirée. Puis je reviens dans la rencontre. Mais je crois qu'il y a aussi un besoin de se recentrer parfois sur soi pour ne pas se perdre... pour pouvoir se réouvrir ensuite aux autres. »

« Petit à petit, je sens que je commence à comprendre ce qu'est l'immigration et toute la complexité des situations. Ce n'est pas que venir chercher une vie meilleure. »

« Chaque fois que je fais quelque chose, je dois y trouver du sens. Quand je suis venue à Dora Dorès, j'ai senti que cela prenait une place très claire dans ma vie. Comme si toutes les pièces d'un puzzle se remettaient ensemble. Je viens d'une famille ouverte et dispersée sur différents pays. Donc ça fait partie de ma vie et j'ai senti une envie d'être opérationnelle, active pour un mieux vivre ensemble. Et arriver à Dora Dorès ça a été une étape sur ce chemin... Ici, tout est question de sens : ça part de l'idée de quelqu'un, ça prend sens et ça finit par trouver sa place dans une action concrète. Ici, j'ai pu ancrer professionnellement quelque chose que j'avais en moi, une conviction. J'ai trouvé une harmonie entre plusieurs parties de moi. »

« À Dora Dorès, la manière d'agir est vraiment différente de beaucoup d'autres associations. Quand j'ai commencé à participer à des projets ensemble, cela m'a apporté beaucoup de reconnaissance, car j'ai vu qu'on parvenait à faire changer le regard des gens. Quand on arrive, on ne parle pas la langue, on doit tout recommencer à zéro. Cette association, elle nous rappelle qu'on n'est pas une feuille blanche quand on arrive, qu'on a un bagage. Et elle nous donne envie de nous montrer d'une autre façon. »

« Arrivée ici, j'ai eu des soucis au moment de l'intégration socioprofessionnelle. Ma conseillère en insertion n'avait pas été formée pour ce métier, à la base elle était

vendeuse. Quand j'ai fait mes recherches, elle n'a pas pu m'aider, alors j'ai fait beaucoup de démarches moi-même. Du coup, d'autres migrants sont venus me voir et j'en aidais de plus en plus. Et quelqu'un m'a dit chez Dora Dorès : "Mais pourquoi tu ne fais pas la formation pour être conseillère en insertion socioprofessionnelle ?" Et je me suis dit oui. J'ai suivi la formation que j'ai réussie avec mention. Et ça, c'est grâce à une rencontre que j'ai faite ici. »



Quels messages transmettre à d'autres ?

**« Agissez ! Faites des choses pour changer !
Car si on ne bouge pas, on ne se sent pas
vivant, on ne se sent pas faire partie du
mouvement. »**

**« Comme l'a dit Stéphane Hessel :
Indignez-vous, et après engagez-vous ! »**

**« Asseyez-vous à la même table ! Partagez,
mangez, échangez... C'est immense ce
qu'on partage, c'est une abondance ! »**

**« Sortez de la peur pour entrer dans
l'humain et l'histoire de l'autre. »«
Indignez-vous, et après engagez-vous ! »**



Ont participé aux séances qui ont permis la réalisation de ce livret :

Francine, Hamide, Isabelle, Michel, Nezha, Noémie, Olga,, Paola, Soleiman, Soraya, Viviana, Déborah et Fanny.

Rédaction du livret:

Fanny Thirifays et Déborah Hobe

Crédits photos:

Doras Dorës

Contact:

Asbl Dora Dorës
Avenue du Hoyoux 3
4500 Huy
083/51 43 46
dora-dores@skynet.be



Dora dorës

Capacitation Citoyenne
www.capacitation-citoyenne.org

Periferia
contact@periferia.be
02/544 07 93
www.periferia.be

rue de la Colonne, 1
1080 Bruxelles
Belgique

Conception graphique et réalisation : « Periferia » 2016
Toute reproduction autorisée sous réserve de citer la source.

Capacitation Citoyenne

Ce livret est financé par le Service de l'Éducation permanente :

